

Communication pour le 9^{ème} colloque international de l'AFEP

Les *Etudes de marxologie* de Maximilien Rubel :
lectures de Marx dans les réseaux de François Perroux¹

« Tout ce que je sais, c'est que moi, je ne suis pas marxiste ». C'est par ces mots de Karl Marx dans une lettre adressée à son gendre Paul Lafargue², que Maximilien Rubel (1905-1996), philosophe autrichien naturalisé français en 1937, choisit de commencer les *Pages choisies pour une éthique socialiste* (1948)³. Par ce premier ouvrage, Rubel pose les fondations d'un programme de recherche ambitieux inspiré de celui de David Riazanov, éditeur de l'édition allemande des œuvres complètes de Marx (MEGA⁴), qu'il appellera « marxologie », terme traduit de l'allemand *Marx-forschung* et qui désigne « l'étude scientifique, historico-critique, de l'œuvre de Marx et Engels »(Le Moullec-Rieu, 2018, p.136).

Ce travail, qui implique un retour aux manuscrits originaux de Marx, est chargé d'enjeux politiques dans la mesure où la réception de la pensée de Marx en France après 1945 est plurielle et conflictuelle⁵. Loin d'ignorer la portée politique de ses recherches, Rubel multiplie les polémiques contre les intellectuels du Parti Communiste Français, opposant systématiquement les textes originaux de Marx à leurs interprétations. En effet, suite à une première lecture de la MEGA à la fin de la seconde guerre mondiale, Rubel est convaincu que la plupart des ensembles doctrinaux se revendiquant de Marx, le marxisme-léninisme en premier lieu, trahit la pensée de l'auteur allemand en en faisant l'inspirateur d'une idéologie de parti et d'Etat. Le combat contre les interprétations « vulgaires » de la pensée de Marx fait partie intégrante du projet de Rubel.

En addition des articles polémiques et des ouvrages, ce projet trouve une réalisation dans l'édition, unique en son genre, des *Œuvres* complètes de Marx en langue française chez Gallimard, dans la collection de la Bibliothèque de la Pléiade. Contestant le quasi-monopole de l'édition de Marx détenu par les Editions Sociales du PCF, cette édition scientifique est marquée par des choix éditoriaux lourds de conséquences dont celui de considérer Engels comme un éditeur comme un autre qui autorise Rubel à remanier les volumes deux et trois du *Capital*,

¹ Ce travail a été réalisé à partir d'un mémoire réalisé en deuxième année de master.

² *Propos rapportés dans une lettre de Engels à Bernstein en 1882.*

³ Réédité en deux volumes en 1970 sous le titre *Pages de Karl Marx pour une éthique socialiste.*

⁴ MEGA étant un acronyme pour *Marx-Engels Gesamtausgabe.*

⁵ Les articles réunis dans l'ouvrage *Marx, une passion française* (Ducange et Burlaud, 2018) donnent un aperçu de la multiplicité des réceptions de Marx en France.

modifiant l'ordre des chapitres et choisissant d'autres manuscrits que ceux retenus par Engels pour les composer (Le Moulllec-Rieu, 2015, 2018).

Troisième volet de son programme de recherche, Rubel dirige de 1959 à 1994 la revue *Etudes de marxologie*. Série S de la revue chapeau *Economie et sociétés*, la revue est éditée par et donc rattachée à l'Institut de Sciences Economiques Appliquées (ISEA), centre de recherche fondé en 1944 par l'économiste François Perroux avec quelques collègues et étudiants. Véritable outil de travail de Perroux, l'ISEA et ses membres jouent un rôle majeur dans l'édification d'un système de comptabilité nationale en France et appuient la volonté de Perroux de développer l'implication des économistes dans la mise au point des politiques publiques. Un projet avancé par la revue *Economie Appliquée*, spécialisée en théorie économique et où les concepts clés de l'analyse économique de Perroux occupent une place centrale. L'ISEA a aussi pour objectif de contribuer à la construction d'une « économie généralisée », c'est-à-dire une théorie générale qui s'alimenterait des apports de l'économie mais aussi d'autres sciences humaines et sociales et des mathématiques⁶. Des rapprochements de ce type sont recherchés dans la revue *Economies et sociétés* à travers certaines séries comme *Philosophie et sciences de l'homme*, ou *Humanités, économie, ethnologie et sociologie*.

Si on sait que la proposition de création des *Etudes de marxologie* vient de Perroux en personne, les connexions et les convergences entre les projets de Rubel et ceux de Perroux portés par l'ISEA ne sont pas évidentes. J'étudierai ici les modalités d'une réception spécifique de Marx, celle de Rubel, dans le contexte intellectuel de la France d'après-guerre, et dans les réseaux de Perroux par le biais des *Etudes de marxologie* publiées par l'ISEA.

Pour ce faire je mobilise les travaux de Bourdieu sur les conditions sociales de la circulation internationale des idées, qui suggèrent que les auteurs et leurs œuvres circulent d'un pays à l'autre sans leur contexte (Bourdieu, 2002). Ils sont réappropriés par des acteurs situés dans un champ d'accueil spécifique et le sens et la fonction qui leur est donnée dépend des enjeux de ce champ. A la suite de Hauchecorne (2010), j'étudie également la réception de Marx en France en termes de « carrière ». Cette notion invite à considérer les appropriations successives d'une théorie et d'étudier d'une part l'incidence des appropriations antérieures sur les suivantes, d'autre part les liens entre les éléments d'un contexte évolutif et ces nouvelles appropriations. Il apparaîtra que les réappropriations de Marx en France après 1945 peuvent

⁶ L'« économie généralisée » décrit également le projet d'une nouvelle appréhension de l'économie en tant que discipline scientifique. Elle prend chez Perroux la forme d'une science des fins aussi bien que des moyens axée autour d'une nouvelle définition de l'économie qui doit exclure tout ce qui nuit à l'homme.

être comprises à partir des positionnements des différents auteurs dans le champ intellectuel, que les enjeux politiques des interprétations de Marx poussent les auteurs à se positionner par rapport aux appropriations antérieures et enfin que des modifications du contexte rendent possibles de nouvelles lectures.

En première partie j'expose et situe les thèses de Rubel dans le contexte des réceptions de l'œuvre de Marx en France après 1945 en soulignant leur opposition avec la lecture classique marxiste-léniniste adoptée par la direction du PCF et les convergences avec la tradition du communisme des conseils. Dans un second temps je mets en relation la marxologie de Rubel avec les enjeux de la réappropriation de Marx par les intellectuels catholiques - à laquelle Perroux participe activement - afin d'expliquer l'incorporation des *Etudes de marxologie* dans l'ISEA avant de présenter la revue qui est un prolongement du programme de recherche de Rubel. Enfin, je tente, par un exposé synthétique des thèses sur le développement économique de Paul Mattick, théoricien conseiller proche de Rubel, et de François Perroux, de montrer que ces visions opposées découlent des désaccords philosophiques de Perroux avec Marx.

1. Le Marx de Rubel : éthique socialiste et théorie de l'anarchisme

Replacer les thèses de Rubel dans le contexte de la réception de l'œuvre et de la pensée de Marx dans la France d'après seconde guerre mondiale (1945-1970) permet de mieux saisir leur originalité.

Le Parti Communiste Français a joué un rôle primordial dans la diffusion des écrits et de la pensée de Marx en France (Wolikow, 2018). D'abord par son activité de vulgarisation, via des brochures, et d'enseignement dans les écoles du parti mais aussi par l'effort d'édition des textes originaux mené par *Les Editions Sociales*, maison d'édition du PCF. Il faut toutefois préciser que, chez les militants, la lecture directe des textes de Marx reste rare et souvent circonscrite au *Manifeste Communiste* et à *La guerre civile en France* et leur connaissance fait l'objet de médiations, principalement par les brochures de Lénine. Le Marx du PCF est ainsi très marqué par la lecture marxiste-léniniste du Parti Communiste russe qui met l'accent sur la théorie du parti unifié et créateur de la classe prolétarienne, c'est-à-dire insufflant de l'extérieur la conscience de classe aux travailleurs. L'après-guerre voit un marxisme de recherche, organisé au sein du PCF autour de revues comme *La Pensée*, être relégué à l'arrière-plan au profit d'un marxisme conçu comme moyen d'action politique dans le contexte de la guerre froide (Crézégut, 2018). Ce marxisme militant est caractérisé par un haut degré de déterminisme, une

simplification poussée des théories marxistes et une fonction de mise en conformité des militants. Il faudra attendre la mort de Staline et la remise en cause du marxisme-léninisme pour que les recherches marxistes reprennent au PCF dans deux directions principales. Tout d'abord la redécouverte du « jeune Marx », par Roger Garaudy entre autres, avec la publication des *Manuscrits de 1844* par le PCF dans les années 1960, qui débouche sur une relecture humaniste des « œuvres de maturité⁷ » de Marx qui diminue leur portée révolutionnaire. Puis les écrits de Louis Althusser (Althusser, 1965) qui s'opposent radicalement à ce marxisme humaniste en avançant l'existence d'une rupture philosophique dans l'œuvre de Marx qui détacherait les « œuvres de jeunesse » du *Capital*, considéré comme la seule œuvre scientifique de Marx et pris pour fondation d'une réinterprétation du matérialisme dialectique. Cette lecture reprend les ruptures classiques postulées par le marxisme-léninisme entre Marx philosophe et Marx économiste d'une part, et d'autre part entre socialisme utopique et socialisme scientifique. Souhaitant éviter la cassure avec les militants, la direction du parti s'efforce de sauvegarder les principes fondamentaux du marxisme militant d'après-guerre tout en assurant la plus grande liberté possible aux intellectuels. Enfin, l'adoption de la théorie du Capitalisme Monopoliste d'Etat comme ligne officielle du parti en 1966 conduit à l'adoption d'une stratégie réformiste et keynésienne qui annonce la liquidation progressive du marxisme-léninisme au sein du PCF dans les années 1970 et 1980.

Découvrant Marx par la lecture des éditions complètes en langue allemande en 1941, Maximilien Rubel développe après la guerre, une lecture insistant, à rebours des thèses de la rupture du marxisme-léninisme et d'Althusser, sur une continuité dans l'œuvre de Marx. Cette thèse est exposée une première fois dans l'introduction de *Pages de Karl Marx pour une éthique socialiste* (1948), puis reprise et approfondie dans une thèse de doctorat de lettres publiée sous le titre *Karl Marx, essai de biographie intellectuelle* (1957a). Il y affirme l'existence d'une éthique socialiste déjà formée dans les *Manuscrits de 1844* et qui va traverser toute la production intellectuelle ultérieure de Marx. Cette éthique inspirée par Flora Tristan⁸ peut être résumée par ce mot d'ordre : la révolution et la libération des travailleurs doit être le fait des travailleurs-mêmes. Ce rôle confié par Marx au prolétariat s'appuie sur une théorie des rapports sociaux, une sociologie : c'est parce qu'il est la classe qui subit la domination d'une autre et se

⁷ Je reprends ici le découpage opéré par Althusser (1965) : les « œuvres de jeunesse » correspondent aux travaux qui précèdent les *Thèses sur Feuerbach* (1845) et l'*Idéologie Allemande* (1845) et les « œuvres de la maturité » sont les œuvres ultérieures.

⁸ (1803-1844), ouvrière, militante et auteure socialiste et féministe que Marx découvre en venant vivre à Paris.

voit imposer des conditions de vies déplorables que le prolétariat sera amené à et devra se révolter contre l'injustice qui lui est faite.

Cette éthique socialiste étant posée dans les « œuvres de jeunesse » de Marx, ce dernier s'appliqua par la suite, dans les « œuvres de la maturité », à faire la démonstration de la possibilité historique de la révolution prolétarienne et à en étudier les conditions matérielles. Rubel affirme la complémentarité des œuvres de jeunesse et de la maturité, il n'y a pas de rupture entre Marx philosophe et Marx critique de l'économie politique: toute son œuvre intellectuelle aussi bien que militante est consacrée à l'assistance des luttes réelles du prolétariat. Enfin, il insiste sur la continuité entre Marx et les socialistes utopiques, desquels l'auteur du *Capital* a hérité le projet d'une transformation de la société. Loin de tourner en dérision le projet d'une société idéale, la critique adressée aux utopistes porte sur leur incapacité à percevoir la *praxis* révolutionnaire du prolétariat comme la force qui permettra la libération de toute l'humanité.

Les travaux de Rubel le conduisent à développer une critique virulente du marxisme-léninisme qui a la particularité de se baser uniquement sur l'étude scientifique et critique des textes marxien. Il s'agit d'opposer Marx lui-même aux « marxismes vulgaires ». La lecture de Rubel le rapproche du communisme des conseils, courant très minoritaire inspiré par les thèses de Rosa Luxemburg⁹. Il participe aux *Cahiers de discussion pour le socialisme des conseils* (1963-1968) et entretient une correspondance fournie avec de grandes figures du conseillisme comme Anton Pannekoek et Paul Mattick. Constatant les difficultés à désimbriquer impératif éthique et nécessité historique et scientifique dans l'œuvre de Marx, il donne raison à Rosa Luxemburg lorsqu'elle affirme que si les contradictions du capitalisme sont favorables à une révolution prolétarienne, celle-ci n'est en rien inéluctable. Elle relève chez Marx de l'impératif éthique et repose sur la *praxis* du mouvement ouvrier. Le conseillisme s'oppose ainsi, d'une part, au déterminisme mécaniste et à l'économisme du marxisme-léninisme qui, selon Luxemburg, incitent à la passivité et à l'abandon des luttes concrètes (Löwy, 2010).

D'autre part, c'est la théorie du parti communiste comme moteur unique du mouvement ouvrier et créateur de la conscience de classe qui est critiquée par Rubel. Il affirme que Marx conçoit le parti communiste, en tant qu'organisation politique, comme un simple instrument de conquête du pouvoir à l'usage du prolétariat. Le rôle que Marx attribue aux intellectuels communistes n'est pas de prendre les rênes du mouvement à la manière de l'avant-garde de

⁹ Sur le Communisme des Conseils, voir Gombin (1976).

Lénine, mais d'accélérer l'expansion de la conscience de classe par la production théorique. La conscience de classe ne vient pas de l'extérieur de la classe ouvrière mais vient de ses conditions matérielles d'existence et s'acquiert principalement dans les luttes sociales. Le conseillisme critique la forme parti au sens de Lénine qui tue la spontanéité révolutionnaire du prolétariat nécessaire pour une véritable révolution socialiste. Il lui préfère un fondement démocratique et local du mouvement ouvrier par la forme du conseil ouvrier, organisation que se donne historiquement et spontanément le prolétariat en lutte (Gombin, 1976).

Enfin, Rubel avance la thèse d'une incomplétude de l'œuvre de Marx (Marx, 1968), détectée à partir d'un plan pour l'*Economie*, une œuvre dont *Le Capital* ne serait que le premier volume, contenu dans un index rédigé en 1858. Je ne reviendrai pas sur l'argumentation déployée en soutien de cette thèse. Il s'agit surtout de souligner que ce plan prévoit six volumes, les trois premiers consacrés à la critique de l'économie politique et les trois derniers à une critique de l'Etat. Se dessine un projet de critique totale de la société bourgeoise. Cherchant à reconstituer le contenu de cette critique, Rubel revient sur les écrits de jeunesse de Marx dans lesquels l'Etat est conceptualisé comme un instrument au service de la classe dominante. Quand le prolétariat prend le contrôle de l'Etat, que ce soit par la violence ou par des moyens démocratiques, l'Etat devient l'instrument de la domination du prolétariat sur la bourgeoisie, c'est le sens de la dictature du prolétariat. La révolution socialiste devant aboutir à la fin de la domination de classe, il s'ensuit que l'Etat disparaît parce qu'il perd son objet. Rubel présente alors Marx comme un théoricien du prolétariat et de l'anarchisme (Rubel, 1983). Il en découle une critique du marxisme érigé en idéologie d'Etat que représente le marxisme-léninisme.

Parallèlement aux écrits personnels et au travail d'édition de Marx à la Bibliothèque de la Pléiade, le programme de recherche et de critique des marxismes de Rubel trouve une extension dans la revue *Etudes de marxologie* publiée par l'ISEA en tant que série S de la revue *Economies et sociétés*.

2. La revue des « socialistes à tempérament »

En 1959, Maximilien Rubel, sur une proposition de François Perroux, devient membre permanent de l'ISEA et directeur de la série S d'*Economies et sociétés*, *Etudes de marxologie*. Rubel assigne à la revue, dans la lignée de ses propres travaux, deux missions principales. La première mission, en prolongement de l'*Essai de biographie intellectuelle*, est de renforcer la connaissance de l'œuvre de Marx en France et de documenter la genèse de la pensée marxienne.

Ce qui passe par la traduction et publication des textes inédits de Marx et de travaux d'intellectuels étrangers, et par la constitution d'une bibliographie des travaux sur Marx et les marxismes afin d'aider les chercheurs à s'orienter dans une littérature en expansion constante (Rubel, 1959a).

La seconde mission consiste à retracer l'histoire des marxismes afin de déterminer comment et à quel point ils découlent de la pensée marxienne (Rubel, 1959b). Rubel sépare les écoles marxistes en deux grands courants. Les « orthodoxes », pour qui l'enseignement de Marx est une doctrine figée et pour qui la justesse de ses théories est prouvée par le succès de la révolution de 1917 en Russie. Et les « socialistes à tempérament » qui reconnaissent dans les transformations historiques des sociétés occidentales les prévisions de Marx, mais pour qui il n'existe aucune société socialiste au sens de Marx dans le monde. Ce qui n'invalide pas les théories marxiennes mais relativise la vitesse de dégradation du capitalisme (Rubel, 1960). La revue appelle des contributions et s'adresse aux membres du second courant.

En quoi un tel programme de recherche pourrait intéresser un économiste non marxiste comme François Perroux ? Cela tient aux enjeux particuliers de la réception de Marx par les intellectuels catholiques en France. D'abord, ce sont les économistes catholiques des facultés de droit qui ont introduit la pensée de Marx à l'Université dans les années 1950 (Pouch, 2001). Ces derniers s'inquiètent des conséquences néfastes du capitalisme libéral sur le bien-être moral et matériel de l'humanité. Ils utilisent conjointement les textes de jeunesse de Marx et la pensée de Keynes pour critiquer l'économie néoclassique, suspectée de véhiculer une idéologie libérale et de marchandiser les liens sociaux par son individualisme méthodologique. Pour autant, le projet d'une société socialiste esquissé dans *Le Capital* est également tenu pour dangereux puisqu'il provoquerait la dissolution de la personne dans le collectif. Hostiles au communisme, les professeurs d'économie catholiques bloquent l'accès aux postes universitaires aux économistes marxistes ou proches du PCF jusqu'au début des années 1960. Ces critiques du socialisme et du communisme sont partagées par le Vatican qui a entravé la possibilité d'un dialogue avec la pensée de Marx jusqu'en 1930. A cette époque, le succès du PCF nouvellement créé et de la CGT pose des problèmes spécifiques au catholicisme social en faisant concurrence aux initiatives syndicales catholiques. La philosophie marxiste, matérialiste et athée, risque de plus de détourner la majorité des ouvriers de la religion. Il devient alors essentiel pour les intellectuels catholiques d'ouvrir des dialogues entre les philosophies chrétiennes et marxistes pour contester la domination du PCF et de la CGT dans les milieux

ouvriers. Il s'agit pour les intellectuels chrétiens de soustraire « Marx et Hegel à l'emprise du marxisme et du communisme soviétique » (Pelletier, 2018, p.312).

François Perroux est fortement engagé dans le processus de dialogue qui s'ouvre dans la revue *Esprit* dans les années 1950 autour d'Emmanuel Mounier. Le concept d'aliénation trouvé dans les textes de jeunesse permet un rapprochement avec l'existentialisme chrétien. Jean Lacroix, ami proche et maître en philosophie de Perroux, participe activement à ce projet et Perroux apportera une contribution importante dans une préface rédigée à la demande de Rubel pour le premier tome des *Œuvres* de Karl Marx à la Bibliothèque de la Pléiade. On voit immédiatement dans quelle mesure l'objet des *Etudes de marxologie* et donc le projet de recherche de Rubel peut profiter à cette entreprise. Disposer de l'ensemble des textes originaux en-deçà des interprétations d'Engels, Lénine ou Luxemburg et des idéologies marxistes qui en ont compliqué l'accès, permettrait d'établir une interprétation correcte et de contester la domination de la lecture du PCF : Voici comment Perroux justifie l'intérêt de la revue en liminaire du premier numéro des *Etudes de marxologie*:

Une bibliographie vraiment exhaustive, une édition intégrale des œuvres de Karl Marx seraient nécessaires. Elles permettraient d'établir peu à peu une critique sévère des textes ; elles favoriseraient un progrès en Vérité, dans cette littérature immense et protéiforme où les œuvres d'un niveau élevé sont nombreuses, mais où les études d'interprétation et d'apologétique sont peut-être trop fréquentes (Perroux, 1959b, p.1).

La lecture humaniste et qui montre la subsistance du concept d'aliénation dans les écrits de Marx proposée par Rubel est également particulièrement propice à l'établissement d'un dialogue avec des philosophies idéalistes chrétiennes. Autre voie de rapprochement avec Perroux, Rubel formule une critique de l'URSS qui lui apparaît comme un capitalisme d'Etat, où le capital est toujours aux mains d'une classe dominante qui dirige l'Etat, et non comme une réalisation de la société socialiste ébauchée par Marx (Rubel, 1945). Perroux remet lui aussi en cause l'idée d'une différence radicale entre les sociétés capitalistes occidentales et l'URSS et affirme que la séparation entre « maîtres des machines » et « servants des machines » subsiste toujours en URSS (Perroux, 1993)¹⁰.

Si la revue s'insère bien dans les projets de Perroux, elle est unique dans l'ensemble des publications de l'ISEA. D'abord par son objet de recherche qui en fait la seule revue consacrée à Marx. Ensuite par le réseau de contributeurs qui se distingue nettement de celui d'autres

¹⁰ Le texte original a été publié en préface du premier volume des *Œuvres* de Marx par Rubel en 1965.

revues, en particulier de la revue principale : *Economie Appliquée*. La référence aux travaux de Perroux y est inexistante alors qu'elle est très répandue dans *Economie Appliquée* et dans certaines séries d'*Economies et sociétés*. Perroux ne publie pas dans cette revue et les auteurs d'*Etudes de marxologie* ne publient pas dans d'autres publications de l'ISEA, à l'exception de Rubel qui signe un article dans *Economie Appliquée* (Rubel, 1957b). Se dessine donc un ensemble d'auteurs distant du réseau principal de l'ISEA, réuni autour de la revue et non de la personnalité de François Perroux. Cet ensemble est très international et, autre fait marquant, les économistes et les articles consacrés à l'économie y sont en écrasante minorité. L'essentiel des contributions viennent de philosophes, d'historiens et de sociologues.

La discrétion de l'économie peut s'expliquer d'abord par l'objet de recherche de la revue, essentiellement historique, par les réseaux de Rubel mobilisés pour contribuer qui contiennent peu d'économistes, et enfin peut-être par l'importance très relative de l'économie politique dans la lecture de Marx par Rubel. Celui-ci conteste en effet que Marx ait été économiste : si ce dernier s'est plongé dans les travaux des économistes c'était avant tout dans une intention critique. La critique marxienne n'est pas économique, elle part d'une théorie des rapports sociaux, d'une conception théorique étrangère à l'économie politique, inspirée par Hegel, Feuerbach et Weitling. L'économie politique est critiquée en tant que superstructure idéologique qui s'emploie à naturaliser et justifier une société reposant concrètement sur des rapports sociaux aliénés (Rubel, 1957a).

Pour présenter les apports des *Etudes de marxologie* au projet de Rubel, il me semble utile de distinguer deux périodes dans l'histoire de la revue qui diffèrent par le rythme de publication de la revue et par le type d'articles publiés. Les articles choisis illustrent les prolongements des recherches de Rubel dans la revue.

De 1959 jusqu'au milieu des années 1970, *Etudes de marxologie* est une publication annuelle. On y constate également, pour les deux missions assignées à la revue par Rubel, une large majorité d'articles relevant de l'approfondissement de la connaissance de Marx et de son œuvre. Plus particulièrement, la publication d'inédits de Marx et Engels occupe une place importante dans les premières années de la revue. Ces inédits concernent aussi bien la théorie que l'activité politique de Marx. La revue, au-delà des articles fréquents de Rubel, suit dans son ensemble les thèses de Rubel et complète le travail commencé dans la *l'Essai de biographie intellectuelle*. Les liens entre la pensée de Marx et celle des socialistes utopiques sont réaffirmés, notamment dans un article d'Irving Zeitlin (1965), philosophe et sociologue américain. Il y pose la théorie de Saint-Simon, plus particulièrement sa vision de la transformation de la société et

du dépérissement de l'Etat, comme l'inspiration première de la sociologie de Marx, même si le socialiste français n'a pas aperçu la séparation de la bourgeoisie de la classe ouvrière au sein du Tiers-Etat. Dans « L'autopraxis historique du prolétariat » (1976), Rubel cherche les origines de l'éthique socialiste de Marx selon laquelle la révolution doit être menée par les travailleurs eux-mêmes. Il en situe une première apparition dans une brochure rédigée en 1832 par le cordonnier anglais William Benbow dans laquelle il appelle à une grève générale de la classe ouvrière organisée en des comités qui s'apparentent à des conseils ouvriers. Le 8^{ème} numéro est consacré à l'activité politique de Marx au sein de la première Association Internationale des Travailleurs (AIT). Il montre que Marx pensait l'AIT comme un organisme de soutien des intellectuels aux mouvements ouvriers européens et non comme un gouvernement (Rubel, 1964). A travers l'opposition franche entre Bakounine et Marx sont soulignées les différences entre la conception de la révolution des deux protagonistes. Le 13^{ème} numéro consacré aux écrits de Marx et Engels sur la Russie revient sur le scepticisme de ces derniers à l'égard de la possibilité d'une révolution socialiste dans ce pays qui n'a pas connu de révolution bourgeoise et dont les forces productives sont insuffisamment développées. Pour Rubel, la révolution de 1917 a confirmé l'inquiétude de Marx puisqu'elle n'a fait que mettre en place un capitalisme d'Etat en créant un immense prolétariat (Rubel, 1969).

Dans une seconde période qui va de du milieu des années 1970 à la fin de la publication en 1994, le rythme de publication diminue, passant à un numéro tous les deux ans, puis à un double numéro tous les trois ans. Cette baisse de cadence s'explique vraisemblablement par l'essoufflement du programme de connaissance de l'œuvre de Marx. Ce tournant des années 1970 marque l'arrivée et la montée en importance d'une rubrique *Dossiers d'actualité*. Se profile alors une troisième mission pour la revue : documenter les évolutions récentes de la place de la pensée de Marx dans le paysage intellectuel et politique et éclairer les grandes transformations des sociétés à la lueur de Marx. Cette nouvelle orientation de la revue se comprend à l'aune du développement de l'antitotalitarisme dans les années 1970 et du rejet du marxisme en tant qu'idéologie liée à l'URSS qui l'accompagne. Dans ces circonstances, le travail de séparation de Marx et des marxismes revêt une importance capitale : il faut sauver Marx de la débâcle du marxisme comme idéologie de parti. Dans « Le marxisme dans leurs têtes » (1978), Louis Janover, philosophe et proche collaborateur de Rubel se livre à la critique des intellectuels marxistes qui, affirmant avoir été trompé par Marx, quittent le PCF pour le PS et deviennent soudainement les plus féroces critiques du stalinisme. Loin de défendre le prolétariat, ils ont défendu un projet de domination étranger à Marx en adhérant au marxisme-

léninisme. S'ils rejoignent le PS, c'est par peur de perdre les profits symboliques qu'ils engrangeaient par leur position d'intellectuels au sein du PCF. Dans cet article, mais aussi dans « Du capitalisme libéral au capitalisme libéré » (1984), critique du livre d'Alain Minc *L'avenir en face*, Janover attribue aux partis réformistes de gauche comme le PS et plus récemment le PCF un rôle de dispositif de discipline pour la classe ouvrière. Il s'agit, à l'aide d'une rhétorique du sacrifice nécessaire pour assurer le bon fonctionnement de l'économie, de faire accepter à la classe ouvrière l'abandon du plein emploi, le désengagement de l'Etat et l'extension de la concurrence et du marché.

Les contributions les plus importantes concernant le programme d'étude de la genèse des marxismes ont été réalisées dans les années 1970. Philippe Déhan, dans « Engels Fondateur ? » (1978) s'interroge sur la responsabilité du philosophe allemand dans la création du marxisme-léninisme à partir de trois textes et principalement *Eugène Dühring bouleverse la science* (ou *Anti Dühring*). Il note chez Engels une dérive hégélienne dans la préface de 1885 de *l'Anti Dühring* qui deviendra la base d'une idéologie de parti. C'est également lui qui popularisa la rupture entre socialisme utopique et socialisme scientifique en publiant séparément et sous ce titre le chapitre sur l'Etat de *l'Anti Dühring*. Dans la préface de 1992, il renoue avec la philosophie de Démocrite, critiquée par Marx parce qu'elle fait de l'être humain le pantin d'une volonté supérieure qui le dépasse et le prive de toute maîtrise de son histoire, d'où le déterminisme mécaniste et l'économisme du marxisme-léninisme. Dans deux articles, Margaret Manale (1974 et 1976) revient sur la genèse du mot « marxiste », créé par les opposants bakouniniste de Marx à l'AIT. Le terme n'a ainsi rien à voir avec l'activité intellectuelle de Marx mais est utilisé par les adversaires de Marx pour critiquer son activité militante. On lui reproche une direction autoritaire de l'AIT, qu'il n'a jamais prétendu diriger par ailleurs. Elle étudie ensuite la formation du marxisme comme idéologie de parti et désigne également Engels comme fondateur, mais cette fois à partir d'une biographie de Marx publiée en 1877 dans laquelle il minimise le rôle du postulat éthique dans la pensée de Marx pour insister sur la rigueur scientifique de ses théories. Elle souligne enfin le rôle du journal socialiste *l'Egalité* fondé par Jules Guesde en 1870 dans la formation du marxisme en France. La pensée de marxienne y est assimilée à celle de Ferdinand Lassale qui théorise pourtant un parti communiste « cerveau du prolétariat » et la « loi d'airain des salaires », forme d'économisme et de déterminisme étranger à Marx.

Autour de Rubel et des *Etudes de marxologie* se constitue donc un réseau qui n'est relié à l'ISMEA et à Perroux que par l'intermédiaire de Rubel. De plus les recherches entreprises se

différencient fortement des programmes lancés par Perroux dans *Economie Appliquée* et *Economie et Sociétés*. J'aimerais enfin insister sur les différences en termes de théorie du développement économique entre Perroux et la pensée qui se développe dans les *Etudes de Marxologie*, par le biais de Paul Mattick.

3. François Perroux et Paul Mattick, le développement économique dans un « monde de contradictions »

Paul Mattick, théoricien conseiller, est l'un des rares auteurs d'articles économiques (Mattick, 1962 et 1967) dans *Etudes de marxologie*. Il y formule une critique de la théorie keynésienne, trop souvent désignée à tort comme un nouveau marxisme, et affirme que la loi de la baisse tendancielle du taux de profit est toujours valable. La persistance de crises périodiques dans le capitalisme moderne en faisant la démonstration. Ces thèses sont reprises et approfondies dans *Marx et Keynes, les limites de l'économie mixte* (1972). Partant d'un exposé méthodique de la théorie de la baisse tendancielle du taux de profit de Marx, Mattick étudie les effets de l'économie mixte encensée par Keynes sur les taux de profit dans les économies capitalistes. Si les commandes publiques au secteur privé (en particulier les dépenses d'armement) et l'inflation contrecarrent initialement la tendance à la baisse du taux de profit, cela ne peut être que temporaire. D'abord parce que le secteur public ne produit pas de capital : sa production n'est pas rentable. L'augmentation de l'emploi public réduit donc la rentabilité du capital total sur la production totale. Ensuite parce que le secteur public est financé par l'impôt ou par la dette qui est elle-même remboursée au moyen de l'impôt. Ainsi, la croissance du secteur public, si elle ne provoque pas suffisamment d'investissements privés, réduit la rentabilité du secteur privé. Dans ces conditions, le secteur public ne peut excéder une certaine taille sans mettre fin à l'accumulation qui caractérise le capitalisme, puisque celle-ci dépend chez Marx de la rentabilité du capital. Ceci posé, Mattick examine d'autres stratégies mises en œuvre dans les économies occidentales pour contrecarrer la baisse tendancielle du taux de profit, comme l'automatisation et le commerce extérieur. Il livre alors une lecture du développement économique à la lumière de la théorie marxienne.

Dans une économie capitaliste, si la concurrence entre producteurs entraîne un élargissement des marchés en stimulant la demande de biens d'investissement qui permettent de réduire les coûts de production, elle est aussi un facteur de concentration du capital. Cette concentration et la difficulté à maintenir le niveau des profits limite la volonté des capitalistes

de développer une production capitaliste dans les pays en voie de développement (PVD). Il est plus avantageux de faire des colonies une réserve de matière premières et un lieu d'écoulement pour la production excédentaire de produits manufacturés. L'imposition de termes de l'échange très défavorables permet également de générer des profits très élevés et de contrecarrer la baisse tendancielle. Les profits générés par les investissements directs sont rapatriés au lieu de permettre le lancement d'un processus d'accumulation. Ainsi, dans une optique marxienne, les réquisits de la production capitaliste poussent les pays industrialisés à maintenir d'autres pays en état de sous-développement, le sous-développement durable est endogénéisé. Selon Mattick, l'aide au développement obéit aux impératifs de profit des pays industrialisés : elle est en grande partie une aide à la défense qui a pour objectif de sauvegarder les rapports sociaux en place en limitant le développement de mouvements communistes. Il s'agit de maintenir au pouvoir une élite peu intéressée à la transformation des structures sociales et économiques de leur pays. «Le développement des pays pauvres a par conséquent pour préalable la victoire de mouvements révolutionnaires sur les forces sociales qui maintiennent le *statu quo* » (p.308). Ces pays doivent ensuite s'industrialiser en autarcie puisqu'ils sont incapables de concurrencer le monopole du capital, ce qui n'est possible selon Mattick que pour un nombre limité de pays disposant d'un de ressources naturelles en grande quantité comme la Chine ou la Russie.

L'analyse du sous-développement par François Perroux rejoint celle de Mattick sur de nombreux points. Les maux diagnostiqués y sont similaires : mauvais termes de l'échange, dépendance excessive des économies au cours des matières premières et à la demande des pays industrialisés, rapatriement des profits et manque de développement des infrastructures font que le développement des pays industrialisés se fait au détriment des PVD. Face à ces enjeux, l'aide au développement est insuffisante en quantité mais surtout elle ne prévoit pas le réaménagement des structures économiques des pays considérés. Seulement, Perroux voit dans un projet de « développement réciproque » (Perroux, 1959a), une issue possible à ces problèmes. Le contenu de l'aide au développement est défini d'un commun accord entre les élites des pays industrialisés, qui abandonnent un esprit colonialiste et impérialiste, et celles des PVD. Ce dialogue permet d'organiser des pôles de développement avec des investissements réalisés d'une part dans des industries motrices qui induisent des investissements et des profits dans des industries complémentaires et d'autres part dans des infrastructures de communications et de transports qui permettent la propagation des investissements et des profits dans tout le pays et dans les secteurs traditionnels de l'économie. Le développement passe aussi par l'investissement dans l'éducation qui permettra de développer la propension à travailler et à

innover des populations locales. Contrairement à une vision marxienne, il y a ici possibilité d'une véritable aide au développement de la part des pays industrialisés, à condition que les pays industrialisés renoncent à leur intérêt économique immédiat.

Cette opposition vis-à-vis du développement économique peut être éclairée par la lecture que fait Perroux de la philosophie de Marx dans sa préface au premier volume des *Œuvres* édité par Rubel (Marx, 1965) et repris dans *Marx, Schumpeter, Keynes* (Perroux, 1993). La vie économique est marquée par les contradictions de la science, de la technique et de l'industrie : « [...] la hiérarchie des besoins humains, telle que l'établit la science, est contradictoire avec la hiérarchie des besoins solvables dans l'économie fondée sur le marché et avec la hiérarchie des priorités sociales choisies par les pouvoirs publics et les classes dominantes. Voilà un monde de contradictions [...] » (Perroux, 1993, p.12). Technique, science et industries contiennent à la fois l'éventualité d'un asservissement de l'homme et la possibilité de leur subordination à un projet d'invention d'un milieu de progrès humain. Perroux oppose deux dialectiques supposées capables de résoudre ces contradictions. La dialectique de l'histoire de Marx repose sur l'antagonisme capital-travail, c'est-à-dire sur les intérêts contradictoires et inconciliables d'une classe de propriétaires et d'une classe d'exploités. Les contradictions ne prendront fin qu'avec l'annihilation d'une classe par l'autre, c'est le sens attribué à « antagonisme ». La dialectique judéo-chrétienne du dialogue, privilégiée par Perroux, ouvre au contraire la possibilité d'un dépassement de l'antagonisme. Le dialogue, « recherche en commun par communications contradictoires, d'une proposition jugée vraie ou d'une proposition jugée juste par deux interlocuteurs qui acceptent des critères compatibles de vérités et de justice » (Perroux, 1993, p33), exclut à la fois l'antagonisme et le compromis. C'est-à-dire qu'il dépasse les oppositions d'intérêts et que son issue n'est pas prévisible. Il ne s'agit pas de nier l'existence du conflit entre des intérêts contradictoires : la lutte précède le dialogue car les classes dominantes refusent d'entretenir de véritables dialogues avec les dominés, dans lesquels elles accepteraient de communiquer rationnellement et de laisser leur position changer. La lutte sociale trouve une utilité en ce qu'elle permet peu à peu de mettre en place les conditions sociales d'un vrai dialogue. Si un tel dialogue pouvait être établi, il serait possible de dépasser les oppositions de classe.

C'est en ce sens qu'il faut comprendre la position de Perroux sur le développement. Le « développement réciproque » est inconcevable à partir de Marx car il implique le renoncement des classes dominantes des pays industrialisés à leur intérêt économique immédiat – l'accumulation accélérée imposée par la concurrence des capitalistes entre eux- face à un

impératif de justice : celui d'une « économie du genre humain », c'est-à-dire « l'économie de tout l'homme et de tous les hommes » (Perroux, 1961, p.510). Ce faisant, Perroux attribue aux élites un rôle décisif dans la résolution des contradictions du capitalisme, mais étranger à la pensée de Marx lu par Rubel, qui manifeste une confiance totale en la spontanéité révolutionnaire du prolétariat.

4. Conclusion

Le Marx de Maximilien Rubel est un Marx singulier. Ethicien, sociologue, théoricien du prolétariat et de l'anarchie, humaniste et révolutionnaire, il prend à contre-pied l'ensemble des appropriations dont il fait l'objet dans le contexte intellectuel français. Par sa lecture mobilisée contre le marxisme-léninisme du Parti Communiste Français, et par son projet d'une connaissance scientifique de Marx et dans la critique de l'URSS qui en découle, Rubel rejoint les intérêts de François Perroux, qui sont caractérisés par la réception catholique de Marx. *Etudes de marxologie*, est une revue à part dans l'ensemble des publications de l'ISEA. Elle diffère par son programme de recherche d'histoire critique de Marx et des marxismes, par le réseau de contributeurs constitué autour de Rubel et par la théorie économique qui, en de rares occasions, s'y exprime. Cette revue est ainsi un témoin de l'hétérogénéité et du pluralisme de l'ISEA.

Les circonstances et les raisons de la création de la revue argumentent toutefois en faveur de la thèse de la centralité de Perroux à l'ISEA. Centralité dont il faudrait évaluer le degré et l'incidence sur le fonctionnement de l'Institut dans des travaux ultérieurs. Ce serait alors l'occasion de vérifier si la philosophie saint-simoniste de Perroux conduit à une organisation centralisée de l'ISEA.

Bibliographie

- Althusser, L., 1965. Pour Marx. Maspéro, Paris.
- Bourdieu, P., 2002. Les conditions sociales de la circulation internationale des idées. Actes de la Recherche en Sciences Sociales 145, 3–8.
- Crézégut, A., 2018. Le marxisme des communistes: une référence (devenue) problématique 1956-2017, in: Marx, Une Passion Française. La Découverte, Paris.
- Dehan, P., 1978. Engels fondateur ? Economies et sociétés, Serie S, Etudes de marxologie, n°19/20.
- Ducange, J.-N., Burlaud, A., 2018. Marx, une passion française. La Découverte, Paris.
- Engels à Bernstein, 1882.
- Frobert, L., 2018. François Perroux: Saint-Simon rather than Marx. French History 32, 408–430.
- Gombin, R., 1976. Communisme de Parti et communisme de Conseils : l'exemple de la République de Weimar. Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine 23, 32–43.
- Hauchecorne, M., 2010. Rawls et Sen en terrain neutre ? Geneses n° 78, 67–86.
- Janover, L., 1984. Du capitalisme libéral au capitalisme libéré. Economies et sociétés, Serie S, Etudes de marxologie, n°23/24 317–328.
- Janover, L., 1978. Le marxisme dans leurs têtes. Economies et sociétés, Serie S, Etudes de marxologie, n°19/20 291–319.
- Le Moullec-Rieu, A., 2018. Les Oeuvres de Marx dans la “Bibliothèque de la Pléiade”: une consécration paradoxale, in: Marx, Une Passion Française. La Découverte, Paris.
- Le Moullec-Rieu, A., 2015. Maximilien Rubel, éditeur de Marx dans la Bibliothèque de la Pléiade, 1955-1968. Ecole Nationale des Chartes, Paris.
- Löwy, M., 2010. Rosa Luxemburg et le communisme. Actuel Marx 22–32.
- Manale, M., 1976. La constitution du “marxisme.” Economies et sociétés, Série S, Etudes de marxologie, n°18.
- Manale, M., 1974. Aux origines du concept de “marxisme.” Economies et sociétés, Serie S, Etudes de marxologie, n°17.
- Marx, K., 1968. Oeuvres, tome 2. Gallimard, Paris.
- Marx, K., 1965. Oeuvres, tome 1. Gallimard, Paris.
- Mattick, P., 1972. Marx et Keynes : Les limites de l'économie mixte, Tel. Gallimard, Paris.
- Mattick, P., 1967. Le Capital aujourd'hui. Economies et sociétés, Serie S, Etudes de marxologie, n°11.
- Mattick, P., 1962. Marx et Keynes. Economies et sociétés, Serie S, Etudes de marxologie, n°5.
- Pelletier, D., 2018. Les catholiques français et le marxisme, des années 1930 au “moment 68,” in: Marx, Une Passion Française. La Découverte, Paris.
- Perroux, F., 1993. Marx, Schumpeter, Keynes. Presses Universitaires de Grenoble.
- Perroux, F., 1961. Le plein développement de la ressource humaine. Presses Universitaires de Grenoble.
- Perroux, F., 1959a. Les points de développement et les foyers de progrès. Economies et sociétés, Série F, Développement, croissance, progrès.

- Perroux, F., 1959b. Note. Economies et sociétés, Série S, Etudes de marxologie, n°1.
- Pouch, T., 2001. Les économistes français et le marxisme. Presses Universitaires de Rennes 2, Rennes.
- Rubel, M., 1983. Marx théoricien de l'anarchisme, 2nd ed. Entremonde, Lausanne.
- Rubel, M., 1976. L'autopraxis historique du prolétariat. Economies et sociétés, Série S, Etudes de marxologie, n°18.
- Rubel, M., 1970. Pages de Karl Marx pour une éthique socialiste, 1: Sociologie critique. Payot.
- Rubel, M., 1969. Avant-propos. Economies et sociétés, Serie S, Etudes de marxologie, n°13.
- Rubel, M., 1964. Avant-propos. Economies et sociétés, Serie S, Etudes de marxologie, n°8 3–8.
- Rubel, M., 1960. Avant-propos. Economies et sociétés, Série S, Etudes de marxologie, n°3 3–4.
- Rubel, M., 1959a. Liminaire. Economies et sociétés, Série S, Etudes de marxologie, n°1 3–4.
- Rubel, M., 1959b. Avant-propos. Economies et sociétés, Série S, Etudes de marxologie, n°2 3–5.
- Rubel, M., 1957a. Karl Marx: Essai de biographie intellectuelle, Critique de la politique. Klincksieck, Paris.
- Rubel, M., 1957b. La croissance du capital en U.R.S.S. Essai de confrontation critique. Economie Appliquée.
- Rubel, M., n.d. Signification historique de la barbarie stalinienne [WWW Document]. URL https://www.marxists.org/francais/rubel/works/1945/rubel_19451100.htm#r1 (accessed 2.21.18).
- Wolikow, S., 2018. Le marxisme des communistes : Marx, marxisme et marxisme-léninisme 1920-1955, in: Marx, Une Passion Française. La Découverte, Paris.
- Zeiltin, I., 1965. Fondements éthiques de la pensée sociale de Karl Marx. Economies et sociétés, Serie S, Etudes de marxologie, n°9 71–100.